

LA REVENDICATION IDENTITAIRE
LES SOURCES SOCIALES DU MOUVEMENT RÉGIONAL
EN POLOGNE (L'EXEMPLE DE LA HAUTE SILÉSIE)

PAR

Kazimiera WODZ
Université de Katowice, Pologne

La revendication identitaire est un phénomène social et politique très important pour la création du nouveau système politique en Pologne. Il s'agit surtout de créer ou plutôt recréer (car le système existait avant la IIe guerre mondiale) un système administratif décentralisé, composé des régions dotées d'une assez vaste autonomie de décisions administratives.

Le mouvement social qui soutient ce type de changement est basé sur deux éléments : historique et idéologique. Après la seconde guerre mondiale, le totalitarisme, avec un État fort et centralisé, a pratiquement éliminé le débat identitaire en Pologne. Dans les années 90, le problème apparaît comme une des composantes de la contestation des temps du communisme. En outre, la décentralisation est associée dans l'opinion à l'espoir d'une amélioration de l'efficacité du système administratif et à la lutte contre la bureaucratie, monstre du système communiste.

L'élément idéologique consiste à contester l'idéologie officielle du communisme polonais - une idéologie de l'unité ethnique de la société polonaise. La chute de l'Ancien Régime a éveillé au sein des communautés culturelles et ethniques l'espoir d'une reconnaissance de leur identité culturelle. Ce mouvement identitaire est très étroitement lié en Pologne au mouvement pour la décentralisation. Il s'agit d'un mouvement social qui accélère le changement du système politique. L'étude de la revendication identitaire est une étude sociologique d'une société en transition. Nous nous basons sur notre recherche

empirique menée entre 1990 et 1992 en Haute Silésie, une région spécifique du sud de la Pologne¹.

Un des effets de l'abolition du système totalitaire a été un certain vide politique, car les nouveaux partis politiques naissaient très lentement et les élections communales de 1990 se sont déroulées dans la plupart des cas d'après un «diktat» des comités civiques (formés par des groupes de militants de *Solidarité* et diverses organisations de l'ancienne opposition anti-communiste). En Haute Silésie, les diverses organisations régionales se sont regroupées «sous la casquette» des Comités civiques en créant une plate-forme politique dite «régionale». Ce fait politique a créé une toute nouvelle situation dans une région habitée actuellement par une population culturellement mixte, provenant des différentes parties de la Pologne, et où les autochtones (les Haut Silésiens) ne constituent que 30 à 35% du total.

Il s'agit donc d'analyser comment ces groupes de Haut Silésiens, par le biais du renforcement de certains éléments de l'identité régionale et locale, essaient de bâtir une base sociale pour leurs actions politiques. Cela se fait par la création d'une idéologie régionale, définie d'une manière très fonctionnelle pour qu'elle permette une mobilisation politique et sociale des «leurs». Tout cela survient par ailleurs dans une région qui connaît actuellement une crise économique profonde, avec toutes les conséquences sociales que cela provoque (chômage, fermeture des usines, écroulement du système d'éducation professionnelle très répandu auparavant dans la région).

Nous présenterons aussi certaines réactions des populations de la région qui proviennent d'autres zones de la Pologne, bien qu'elles soient déjà installées ici depuis plusieurs années.

I - LA HAUTE SILÉSIE, UNE RÉGION SPÉCIFIQUE. LES ÉLÉMENTS DE L'IDENTITÉ LOCALE ET RÉGIONALE

De nombreuses analyses historiques ont montré la complexité et la spécificité de cette région, située dans les frontières actuelles au Sud de la Pologne². La Haute Silésie possède un caractère particulier depuis le XIIe s, en raison de son rôle politique : celui d'une région transfrontalière passant au cours de l'histoire d'une domination germanique à la domination polonaise. Mais son particularisme actuel est dû surtout à l'histoire du XIXe s. Durant ce dernier siècle, alors que la Pologne n'existait pas sur la carte de l'Europe, la région a été partagée. La majeure partie se trouvait sous domination allemande. Pour une recherche sociologique, il est important de souligner que l'identité locale et régionale en Haute Silésie est basée sur un passé remontant à la deuxième

1. Voir Wódz (Jacek et Kazimiera), «Renaissance de l'identité locale et régionale en Haute Silésie», in *Espaces et Sociétés*, n° 68, 1993.

2. Cf. Robotycki, «Slaska historia i slaska tradycja» («L'histoire silésienne et la tradition silésienne») in *Slaskie Prace Etnograficzne*, 1990, I, pp. 19-34.

moitié du XIXe s., c'est-à-dire à l'époque de l'industrialisation de cette région³.

On parle de cette région en lui attribuant l'adjectif «historique» et cela en un double sens, un sens purement historique d'abord, un sens sociologique ensuite, parce que la société y a été formée dans le passé d'une manière telle que cette histoire constitue actuellement la référence de la vie quotidienne des autochtones et des gens qui y sont arrivés en provenance d'autres parties de la Pologne. Tout cela s'opère en fonction d'une ségrégation spatiale, elle-même due à l'industrialisation de la fin du XIXe s. et des premières années du XXe s. qui a très fortement marqué le cadre spatial des villes industrielles de l'agglomération silésienne, où habite la majorité des habitants de la région.

L'industrialisation du XIXe s. a été la conséquence de l'extraction du charbon et ensuite des investissements dans l'industrie métallurgique lourde. En bref, on peut décrire l'industrialisation de la partie allemande de la Haute Silésie de la deuxième moitié du XIXe s. et des premières années du XXe s. comme le résultat des investissements du capital allemand, dans des territoires habités en majorité par une population autochtone de provenance ethnique polonaise. D'après certaines études historiques, la population ethniquement polonaise dans la région au début du XIXe s. représentait 72% de la population totale, et au début des années soixante, 59% (ces données proviennent de statistiques allemandes⁴). Les données du XIXe s. montrent déjà le caractère transfrontalier de la région, où domine une culture mixte, la population autochtone ayant constamment été confrontée aux «autres». Le cadre politique et économique de l'industrialisation de la région au cours du XIXe s. et pendant les premières années de notre siècle a fortement marqué les Haut Silésiens.

Cette population polonaise, très spécifique (à cause des différences culturelles et surtout de la langue, qui est un dialecte polonais au caractère très particulier et à l'accent fortement prononcé), bien qu'elle ait été pendant tout ce temps majoritaire dans la région, se sentait toujours dominée par «les autres». Ces derniers étaient à cette époque, des Allemands, venus d'autres parties de l'Allemagne, liés d'abord à l'administration publique et ensuite aux nombreux investissements industriels. La population autochtone dans sa majorité habitait à la campagne et autour des quelques villes historiques (Bytom ou Gliwice, par exemple) qui existaient dans la région. L'industrialisation s'est effectuée pendant trois ou quatre décennies et a été délimitée par la zone d'extraction du charbon. Cela explique la création de l'agglomération silésienne contemporaine, composée maintenant de plus de vingt villes industrielles, très proches et très semblables les unes des autres. Autour d'une mine de charbon ou d'une usine métallurgique surgissaient des quartiers, des lotis-

3. Blaszczyk-Waclawik (M.), Blasiak (W.), Nawrocki (T.), *Górny Śląsk Szczególny przy-
padek kulturowy* (Haute Silésie. Un cas culturel particulier), Katowice, 1990.

4. Lesiuk (W.), *Stosunki etniczne na Górnym Śląsku ze szczególnym uwzględnieniem XX
wieku* (Les relations ethniques en Haute Silésie, en particulier au XXe s.), Opole, 1990.

sements ouvriers. C'est surtout autour des mines qu'on observe en Haute Silésie des groupes d'habitations très semblables à ceux qui existaient à la même époque dans les régions minières du Nord de la France (les coronas). Ce type d'habitation a entraîné une forte ségrégation spatiale dans les agglomérations. La population indigène, venant de la campagne silésienne pour travailler dans les mines et les usines et groupée dans des quartiers ouvriers, avait peu de contact avec les centres des villes voisines. Celles-ci étaient habitées par la population déjà installée, s'il s'agissait d'une ville historique (et dans ce cas là, il s'agissait d'une population mixte avec une forte prédominance allemande) ou par des Allemands venus d'autres parties de l'Allemagne. Les différences entre les Haut Silésiens installés dans les quartiers ouvriers et la population urbaine étaient très fortes (langue, niveau d'éducation, religion : les autochtones étaient presque à 100% catholiques alors que les Allemands étaient très souvent protestants, etc.).

La ségrégation spatiale apparue durant les dernières décennies du XIXe s. est un fait social toujours présent, alors même que les citadins («les autres» pour les autochtones) changeaient au cours de l'histoire. Les Haut Silésiens restent toujours groupés, surtout dans les quartiers ouvriers. Comment cette ségrégation a-t-elle pu survivre pendant plus d'un siècle ? Une analyse sociologique de ce phénomène doit débiter par une présentation de l'organisation de l'espace⁵. Ces quartiers, on l'a vu, ont été construits et se sont ensuite développés autour des mines et des usines. Ce fait, déjà, les séparait du reste de la ville. A l'intérieur d'un quartier construit de blocs d'habitations en briques de deux ou trois étages, se trouvaient trois ou quatre éléments principaux, dont l'usine, l'église, un centre commercial et souvent l'école. Les grands quartiers ouvriers possédaient leur hôpital, leur cimetière, leur bureau de poste. Les conditions d'habitation ont été pendant plusieurs décennies relativement bonnes, nettement meilleures que celles que les habitants avaient connues auparavant. Une fois arrivés, ils trouvaient du travail et un logement. Ils avaient donc des raisons d'être satisfaits.

La vie sociale à l'intérieur du quartier était organisée de telle manière que les habitants n'avaient pas de raison de quitter le quartier et d'aller «en ville». La vie s'y déroulait au rythme du travail et l'organisation de la famille était traditionnellement dévolue au père, et ensuite aux fils quant ils commençaient à travailler. On y parlait toujours le dialecte polonais de la région, en lui ajoutant de nouveaux mots concernant le travail, l'organisation de la vie urbaine, l'administration. Ces mots nouveaux provenaient la plupart du temps de la langue allemande. Aujourd'hui ce dialecte silésien contient un très grand nombre de mots d'origine allemande, souvent très déformés.

5. Wódz (J.), «Problemy rozwoju miast i badan socjologicznych bad miastami Górnego Slaska» (Problèmes du développement des villes et recherches sociologiques sur les villes en Haute Silésie), in Sztumski (J.), Wódz (J.) (ed.), *Spolecznosci lokalne regionu Górnego Slaska*, Wrocław-warszaw 1989, pp. 67-98.

L'Eglise catholique en général, et la paroisse qui se trouvait dans le quartier en particulier, constituaient un point d'appui de ce système de la vie quotidienne. Presque toujours (presque à 100%) les prêtres qui y exerçaient parlaient les deux langues : l'allemand et le dialecte polonais silésien. D'ailleurs, très souvent, ces prêtres provenaient de la région. Parlant et écrivant l'allemand (ceci est très important car il ne faut pas oublier qu'il s'agit de l'Allemagne de la fin du XIXe s., Etat de droit très bureaucratique), ils apportaient une aide de toute sorte, dans les contacts officiels, à la population qui souvent ne parlait pas (ou très mal) l'allemand. L'école jouait un rôle important, mais comme la scolarisation se faisait en allemand, langue qui n'était pas parlée quotidiennement, celle-ci s'arrêtait la plupart du temps à la quatrième classe de l'école élémentaire. Les enfants ne possédaient pas un niveau de connaissance de la langue suffisant pour aller ensuite en ville afin de continuer des études.

Dans quelques cas relevés d'enfants ayant pu continuer leurs études (bien sûr uniquement en allemand) à l'époque précédant la première guerre mondiale, on a observé une rupture presque totale avec le quartier et le milieu. L'ambition pour les garçons, pendant plusieurs générations, était de suivre la carrière professionnelle de leurs pères : un fils de mineur devenait mineur. Les filles travaillaient dans le commerce ou les services, mais uniquement jusqu'au mariage. En général, les familles étaient nombreuses et la mère s'occupait de la famille. Comme le travail dans les mines et les usines a toujours été très dur et dangereux, il se créait, à l'intérieur du quartier, un système d'entraide sociale qui intervenait dans les cas de maladie, d'invalidité ou de mort du père⁶.

L'organisation spatiale, l'organisation de la vie quotidienne à l'intérieur du quartier, l'homogénéité ethnique et culturelle de cette population et le système d'éducation ont assuré pendant plusieurs décennies la reproduction de cette ségrégation et celle de la culture locale. Tout cela a renforcé la vision du monde comme un monde séparé où cohabitaient toujours «les siens» et «les autres». Comme ce système ne permettait pas une ascension sociale de la population indigène, celle-ci ne disposait pas de sa propre intelligentsia (d'ailleurs, aujourd'hui encore, l'intelligentsia de provenance haute-silésienne est peu nombreuse). L'histoire du quartier était transmise d'une génération à l'autre par voie orale. L'histoire écrite, quand elle existait, était rédigée en allemand et concernait soit l'usine soit la paroisse.

La vie quotidienne dans ces quartiers s'appuyait sur une vision spécifique de l'espace social. Cet espace ne constituait pas uniquement la scène de la vie quotidienne, il était aussi un des éléments importants de l'auto-définition des

6. Wòdz (K.), «Psychosocjalne aspekty wiezi miedzy mieszdancami starej dzielnicy wielkomijskiej» (Les aspects psycho-sociaux des liens sociaux des habitants d'un vieux quartier d'une grande ville), in Sztumski (J.), Wòdz (J.) (ed.), *Polecznosci lokalne regionu Górnego Slaska*, Wrocław, Warszawa 1989, pp. 67-98.

habitants et une valeur sociale en lui-même⁷. Dans ce sens là, la vie a toujours été pour cette population une vie locale, les habitants ne voulaient pas aller ailleurs car le monde extérieur leur paraissait trop étranger.

L'histoire a beaucoup marqué cette région au cours du XXe s. Durant la première guerre mondiale, les jeunes Haut-silésiens étaient mobilisés dans l'armée allemande. Le traité de Versailles, créant la Pologne indépendante, décida que la frontière devait diviser la région entre l'Allemagne et la Pologne. Au cours de trois insurrections les Haut-Silésiens se sont battus pour changer cette frontière et appartenir à la Pologne. Finalement, à la suite de la troisième insurrection, la frontière définitive a été déplacée vers l'Ouest, étendant un peu la partie polonaise de la région. Par ces insurrections la population autochtone a donné la preuve de son appartenance ethnique. Mais la situation, juste après 1922, a commencé à changer au préjudice des autochtones. Les Allemands partis, il fallait trouver de nouveaux cadres pour l'administration et l'industrie. Les Haut-Silésiens, n'ayant pas d'instruction et restant confinés dans les quartiers ouvriers, ne pouvaient pas servir de base de recrutement pour ces emplois. Dans les années vingt et trente, le développement de la région a été basé sur l'immigration de cadres, surtout en provenance des parties du pays qui appartenaient au XIXe s. à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, parce que ces cadres possédaient en général une bonne connaissance de la langue allemande, indispensable pour le contact avec la minorité allemande vivant en Haute-Silésie.

Les gens qui sont arrivés à cette époque dans la région avaient généralement un niveau d'instruction plus élevé. Vivant dans les grandes villes, ils créaient assez vite des élites régionales. Les villes de l'agglomération se sont développées (surtout la ville de Katowice) et la population autochtone, restant dans les quartiers ouvriers et dans les villes autour de l'agglomération, se sentait toujours dominée par «les autres». Ces «autres» avaient changé, mais l'essentiel pour les Haut-Silésiens était que la ségrégation spatiale et culturelle, toujours existante, reproduisait la ségrégation sociale. Les Haut-Silésiens parlaient toujours leur dialecte, très distinct du polonais littéraire. Par leur accent, ils étaient très faciles à reconnaître, car même s'ils apprenaient à l'école le polonais littéraire, ils gardaient leur prononciation (il est très important de noter que, dans la vie locale de ces quartiers ouvriers, la carrière professionnelle ouvrière dans les mines et dans les autres usines était valorisée et l'est demeurée jusqu'à maintenant, mais dans une moindre mesure). Restant dans «leur propre espace social», les Haut-Silésiens vivaient toujours au rythme de la vie quotidienne imposé par l'organisation du travail. L'Eglise catholique - et les prêtres dans les paroisses - continuaient à jouer un rôle très important car, de nouveau, ils étaient les plus instruits. De surcroît, les prêtres développaient très souvent une vie culturelle dans les quartiers, en renforçant chez les habitants le sentiment d'appartenance à leur propre culture.

7. Wódz (J.), ««swojskosc» i «obcosc» jako wymiary tozsamosci lokalnej» («Les siens» et «les autres», les dimensions de l'identité locale) in Swiatkiewicz, (W.), Wódz (K.) (ed.), *Tozsamosc kulturowa mieszdanców starych dzielnic miast Górnego Slaska*, Wrocław, Warszawa 1991, pp. 81-88.

Le système scolaire polonais était maintenant ouvert à tous, y compris aux Haut-Silésiens, mais le nombre d'enfants autochtones qui suivaient des études après l'école primaire et éventuellement l'école professionnelle, n'augmentait pas très vite. Le type de carrière se définissait au niveau local et la pression sociale y limitait le nombre de jeunes qui quittaient leur quartier pour aller «en ville», ou encore dans une autre ville, continuer des études. En effet, à la fin des années trente, les Haut Silésiens ne disposaient pas, on l'a vu, d'une intelligentsia importante. Le pouvoir central, en raison du caractère trans-frontalier de la région et de la dégradation des relations germano-polonaises dans les années trente, préférait ne pas promouvoir les autochtones et mettre à tous les postes importants des gens venant d'autres régions de la Pologne. Cela pouvait se traduire (et a été souvent traduit ainsi par les autochtones) comme une preuve de défiance de la part du pouvoir central. On a donc enregistré simultanément une montée du sentiment d'appartenance locale et régionale parmi les autochtones, une croissance de l'importance sociale et politique des «nouveaux autres» et une politique restrictive du pouvoir central vis-à-vis des Haut-Silésiens. La situation était déjà très conflictuelle, et certains des éléments de ce conflit renaissent aujourd'hui.

L'époque de la seconde guerre mondiale a de nouveau profondément marqué la région. Les Allemands arrivés en 1939 considéraient les Haut-Silésiens comme une population à part. En instaurant le système de la *Volklist*, ils distinguaient, non seulement les Allemands (la minorité allemande vivant dans les grandes villes de Haute Silésie) et les Polonais, mais aussi parmi les autochtones, ceux qui étaient ouverts à la germanisation future et ceux qui ne l'étaient pas. Les jeunes Haut-Silésiens étaient incorporés dans l'armée allemande et étaient très souvent envoyés sur le front de l'Est.

Quand, dans les premiers mois de l'après-guerre, la région a été effectivement occupée par l'Armée Rouge, la population autochtone a beaucoup souffert de cet engagement de ses soldats sur le front de l'Est. Les Haut-Silésiens ont très souvent été considérés par l'Armée Rouge et par l'administration polonaise dominée par les communistes, comme des ennemis. L'administration exigeait des actes de loyauté ; on examinait fréquemment leur attitude pendant la guerre, on semait une atmosphère de peur et de méfiance. Il est de fait, et nous le savons d'après nos propres recherches concernant les histoires de vie des Haut Silésiens⁸, que les autochtones préféraient eux-mêmes s'enfermer dans leurs quartiers et évacuer de leur mémoire l'époque de la guerre. L'attitude consistant à ne pas trop se montrer pour ne pas provoquer le pouvoir était très fréquente parmi les Haut-Silésiens, plusieurs années encore après la guerre. C'était d'après l'opinion des gens «d'ici» une attitude consistant à «rester dans son trou et attendre que des jours meilleurs viennent». Cette atmosphère de méfiance et le fait que, jusqu'au milieu des années cinquante, tous les postes les plus importants aient été occupés par des gens venant d'autres parties du pays et ayant généralement une connaissance minime de la

8. Lecki (K.), Wòdz (J.), Wòdz (K.), Wròblewski (P.), *Swiat spoleczny Slazaków* (Le monde social des Haut-Silésiens), Warszawa, 1992.

spécificité de la région, ont eu pour effet un accroissement de la distance sociale séparant les autochtones et les autres.

Dans les années 60-80, la région a connu une période d'essor économique très importante. Dans le système de l'économie planifiée, au regard de l'échange économique international et de la période de difficultés qui caractérisait l'économie polonaise, le fait que la Haute-Silésie possède du charbon et une industrie métallurgique lourde faisait de cette région un centre industriel important. Dans l'économie extensive (car tel était le caractère de l'économie polonaise pendant toutes ces années), pour augmenter la production, il fallait obligatoirement augmenter l'effectif des travailleurs. Durant cette époque, la Haute Silésie a été «une terre promise» pour les gens venant d'autres régions. On y trouvait du travail bien payé et, en plus, on avait une chance d'obtenir un logement dans les lotissements de HLM construits pour ces «arrivants» en périphérie des vieilles villes. Les conditions de logement y étaient généralement meilleures que dans les vieux quartiers qui se dégradaient au fil du temps. Ce type de politique d'immigration a renforcé le sentiment de rejet au sein de la population indigène. Les jeunes Haut-Silésiens, généralement mieux instruits que leurs parents, ont commencé à former peu à peu des associations culturelles pour exprimer leur volonté de développer leur culture locale et régionale. D'autres jeunes décidaient d'émigrer en Allemagne (RFA) où ils trouvaient généralement des facilités pour s'établir et, après une procédure «raccourcie», pour devenir citoyens allemands⁹.

L'Eglise catholique avait toujours une forte position dans la région. Au cours des années 80, l'Eglise a ouvertement soutenu les mouvements locaux haut-silésiens. Tout d'abord elle a soutenu le maintien des traditions locales (n'oublions pas, toujours très étroitement liées au rôle de l'Eglise et de la paroisse) et ensuite elle a encouragé la formation des revendications de la population autochtone vis-à-vis des groupes venus d'autres parties de la Pologne. Cela se faisait entre autre par le biais de la presse catholique régionale, par l'organisation de fêtes paroissiales, etc. Pour comprendre cette situation, il faut ajouter que les nouveaux lotissements des HLM étaient beaucoup moins «pénétrés» par l'Eglise, car, construits par un pouvoir régional de type communiste, ils ne possédaient pas de lieu de culte. En appuyant ces mouvements locaux, l'Eglise renforçait sa propre position dans les quartiers ouvriers et elle attaquait le pouvoir central communiste de l'époque.

La victoire de *Solidarité* en 1989 constitue le début de la renaissance du sentiment d'appartenance régionale, mais elle passe toujours d'abord par la renaissance de l'identité locale. Ces phénomènes se produisent dans une région où, à cette époque, d'après les évaluations statistiques (car il n'y a pas de statistiques officielles, d'ailleurs il n'existe aucun moyen officiel de définir la population autochtone), les Haut-Silésiens constituent environ 30-35% de la

9. Voir Lepinski (Z.), *RFN wobec problemów ludnosciowych w stosunkach z Polska (1970-1985)* (La RFA. Sa politique envers la Pologne dans les années 1970-1985. Problèmes démographiques), Katowice, 1987.

population, le reste étant constitué de gens venus en Haute Silésie pendant la période précédant la seconde guerre mondiale et surtout dans les années 1945-1980 (après 1980, l'émigration vers la Haute Silésie a été freinée). Les migrants arrivant en Haute Silésie sont très hétérogènes dans leur ensemble, mais en même temps faciles à définir : ils ne sont pas Haut-Silésiens. On estime qu'un groupe assez homogène parmi les migrants est constitué uniquement de gens envoyés ici de force depuis les anciens territoires de l'Est de la Pologne (jusqu'en 1939), d'abord occupés puis annexés par l'Union Soviétique. Ces personnes, victimes de la guerre, se sont groupées dans quelques villes de l'Ouest de la Haute Silésie (Gliwice par exemple) d'où les Allemands sont partis.

Il nous faut encore analyser en quelques lignes les changements économiques de la région après 1989. La restructuration de l'économie régionale est inévitable et il est évident qu'elle va provoquer, au moins dans les premières étapes, un chômage accru, la fermeture des vieilles mines et des usines, donc la fin du rôle des vieux quartiers ouvriers. Cela n'est pas une conséquence inconnue pour la population autochtone qui sait qu'elle sera touchée par ces changements. Dans cette situation, nous pouvons constater que l'on observe en même temps les symptômes d'une renaissance de l'identité locale et régionale parmi la population autochtone de Haute-Silésie et une crainte concernant l'avenir de la région.

II - L'IDÉOLOGIE RÉGIONALE

Dans les vieux quartiers ouvriers des villes industrielles de Haute-Silésie, les Haut-Silésiens tendent à retrouver leur identité culturelle. Ils parlent plus ouvertement leur dialecte, ceux qui savent parler le polonais littéraire manifestent souvent leur appartenance au groupe des autochtones en parlant le dialecte en public. Depuis quelque temps (ce processus est visible depuis le début de 1990), apparaissent dans les vieux quartiers des écriteaux et des enseignes en dialecte. Sur le plan local, cette montée du sentiment d'appartenance «aux siens» est évidente et incontestable. Ce processus a été structuré par quelques associations au niveau régional. Sociologiquement parlant, à cause de l'histoire, de l'isolement spatial et social, de la vie sociale conditionnée depuis le XIXe s. par l'existence des «autres», la communication sociale au niveau régional a été, depuis le XIXe s., très faible. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une région transfrontalière et que ce phénomène est généralement typique pour ce genre de région.

Au début de l'année 1990, *Zwiazek Górnoślaski* - Association Haute Silésie - qui, à cette époque là, présentait uniquement les revendications culturelles des autochtones, a commencé son offensive. Cette association est apparue dans la presse régionale, à la radio, à la télévision régionale, en présentant des revendications tout à fait légitimes et a suscité beaucoup de sympathie, non seulement parmi les autochtones eux-mêmes mais aussi parmi les autres habitants de la région. Tout d'abord, cette association a réclamé que la spécificité culturelle de la région soit reconnue à travers le pays tout entier. Ses militants

demandaient une prise en compte plus approfondie de l'histoire régionale, des études linguistiques sur leur dialecte, sur l'organisation de leur vie quotidienne, etc. Il était clair que le mouvement ne pouvait que mobiliser les autochtones dans les vieux quartiers. D'ailleurs, sur le plan local, l'Association a beaucoup été aidée par les paroisses, traditionnellement liées à la vie quotidienne des habitants.

Les élections communales de 1990 ont accéléré le changement. N'ayant encore à cette époque là pas d'ambitions politiques déclarées ouvertement, les activistes de cette association se sont présentés aux élections communales sur les listes des Comités civiques. Les candidats de l'Association Haute-Silésie, appuyés au niveau local par les paroisses, ont connu beaucoup de succès, surtout dans les villes de l'Est et du Centre de la région. L'important est qu'au cours de cette campagne électorale communale, sauf dans leur propre quartier, les candidats de l'Association n'apparaissaient pas sous le drapeau de celle-ci, mais seulement comme des candidats de tel ou tel Comité civique. Bref, cette association occupe aujourd'hui une place assez importante dans quelques conseils communaux de l'agglomération.

Déjà dans les derniers mois de 1990, il était évident que le Parlement national (la Diète) serait dissous et qu'il fallait se préparer à des élections parlementaires anticipées. La Pologne se caractérisait alors par un certain vide politique : les Comités civiques perdaient vite leur importance (car ils étaient trop hétérogènes), *Solidarité* - vainqueur aux élections parlementaires de 1989 - était occupée par le pouvoir et déjà affaiblie par de multiples conflits internes. De nouveaux partis politiques naissaient très vite mais ils n'ont encore ni vraie base sociale ni programme bien élaboré. Dans cette situation, il est apparu dans la région un autre mouvement haut-silézien, le Mouvement pour l'Autonomie de la Haute Silésie (*Ruch Autonomii Slaska*), enraciné dans quelques vieilles villes du Sud de la région, qui a ouvertement commencé sa campagne politique. Ce mouvement se présente comme «un vrai» représentant des Haut-Siléziens et réclame une autonomie politique, économique (fiscale) et culturelle. Même si ce mouvement reste très limité, par le radicalisme de son programme politique, il a obligé l'Association Haute Silésie à se radicaliser et à prendre des positions politiques. Mais comme la base sociale de l'Association est presque à 100% locale, il lui faut dépasser le niveau local et construire un programme politique régional, donc rompre les liens directs avec sa base. Le fait que le Mouvement pour l'Autonomie de la Haute Silésie ait déclaré ouvertement qu'il prendrait part aux élections législatives de 1991 a encouragé l'Association à se présenter aux mêmes élections.

Il nous semble que cette décision de politiser l'Association et de la transformer en une structure de représentation politique a amené ses dirigeants à constituer un programme politique basé sur l'idée de la régionalisation. Quelques mois avant les élections, dans cette région culturellement et ethniquement mélangée, avec 30-35% de population autochtone, apparaissent donc deux forces politiques représentant les autochtones : le Mouvement, peu influent mais avec un programme politiquement très radical (l'autonomie) et

l'Association, aux effectifs plus nombreux, et qui a fondé son programme politique sur la régionalisation du pays, mais sans demander ouvertement l'autonomie (le Mouvement a été à plusieurs reprises critiqué publiquement par les dirigeants de Solidarité aux niveaux local et régional). L'Association, appuyée par l'Eglise s'est présentée aux élections législatives en proposant un programme basé surtout sur une idéologie régionale : disposant de la presse catholique régionale et d'un accès aux autres médias, elle a présenté, quelques semaines avant les élections, un programme dit «silésien», mais qui était plutôt une vision idéologique de la région qu'une somme d'éléments de l'identité culturelle des Haut-Silésiens. L'idéologie régionale, créée par de jeunes autochtones ayant un niveau d'instruction nettement supérieur à celui de leurs parents, s'appuie sur trois éléments :

- la tradition locale,
- l'idée de la domination par les autres,
- l'offensive contre le pouvoir central.

Essayons de présenter très brièvement ces trois éléments.

La tradition locale sert de base à l'auto-définition. Les promoteurs de cette tendance se disent «d'ici» et depuis longtemps¹⁰. Ils sont très enracinés dans leur espace local et très étroitement liés à l'organisation de la vie locale. Il leur suffit donc de valoriser cet élément de l'identité pour dire que «la tradition nous définit, donc nous avons obligation de la maintenir». Cette tradition est liée avec le catholicisme populaire et avec la reconnaissance de la très haute position occupée par le prêtre dans la communauté locale ; il est évident que cet élément de l'idéologie régionale a toujours été fortement soutenu par l'Eglise. Elle est liée aussi à un très fort enracinement dans «son» quartier, dans «son» espace local. Voilà pourquoi cette idéologie régionale comportait un élément d'anti-mobilité spatiale («nous sommes d'ici et nous n'irons jamais nulle part ailleurs pour chercher du travail»). Il faut voir dans cet élément deux choses différentes : d'abord une volonté de l'Association de s'opposer à une vague d'émigration (surtout des jeunes) vers l'Allemagne ; ensuite une réaction de défense contre la profonde crise économique qui s'annonce dans la région et qui menace de détruire les vieux quartiers des autochtones (dans ce dernier cas, la tradition sert de base à des contenus anti-innovation qui s'expriment dans l'idéologie régionale).

Ce qui est très souvent souligné comme une valeur provenant de la tradition et caractérisant la population autochtone, c'est la valorisation d'un travail industriel dur, la famille traditionnelle avec un partage des rôles qui donne à la mère le rôle de gardienne du foyer et au père le rôle du bon travailleur assurant l'existence matérielle de la famille. Comme tous ces éléments existaient réellement (même si c'est maintenant sous une forme assez atténuée et parfois déformée) dans les vieux quartiers ouvriers, l'idéologie régionale a pu s'amorcer sur une description de la population autochtone tout entière

10. Ossowski (S.), «Zagadnienia wiezi regionalnej i wiezi narodowej na Slasku opolskim» (Problèmes du sentiment d'appartenance régionale et nationale en Silésie d'Opole) in Ossowski (S.), *O ojczyźnie i narodzie*, Warszawa 1984, pp. 74-134.

comme respectant la tradition. Bien sûr, d'autres éléments appartenant aussi à la tradition locale (par exemple l'ivrognerie, traditionnelle dans ces quartiers¹¹) sont complètement éliminés de cette description de la tradition locale.

Le deuxième point essentiel de l'idéologie régionale est l'idée de la domination par des «autres». Il est vrai, et cela a été mentionné plus haut, que les Haut-Silésiens ont été confrontés depuis le XIXe s. à diverses sortes d'"autres". De ce constat bien réel, les activistes de l'Association déduisent que les Haut-Silésiens ont toujours été opprimés par les «autres» et que le temps est venu de régler les comptes. Bien sûr, cela constitue un bon slogan publicitaire pendant une campagne électorale, mais il faut, pour que cela soit clair, définir d'abord positivement «les siens», ensuite négativement «les autres», afin de créer une idéologie de la récompense. A plusieurs reprises, les «autres» sont présentés comme la cause de toutes sortes de maux arrivés à la région au cours de l'histoire. Les «siens» sont présentés uniquement sous leur bon côté. Cela a amené à une vision manichéenne et a permis à certains représentants des «autres» de parler d'une «phobie des autres». Tout cela est intervenu pendant la campagne électorale et a constitué un des éléments, officiellement propagés par l'Association, de l'idéologie régionale.

Le troisième élément essentiel de cette idéologie consiste en une offensive contre le pouvoir central. En Pologne, où les tendances à la décentralisation sont assez récentes et où pendant toute la période suivant la seconde guerre mondiale, le pouvoir était très centralisé, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une association et un mouvement politique régional déclenchent une offensive contre le pouvoir central. Mais compte-tenu des deux premiers éléments de l'idéologie régionale présentés ci-dessus, cette offensive joue un double rôle. Il s'agit de lutter contre la centralisation du pouvoir mais aussi de présenter ce pouvoir central comme étant aux mains de gens «qui nous sont étrangers», qui sont «les autres». Il y a même eu une tendance à parler d'une «colonisation interne» de la Haute Silésie par le pouvoir central¹². Un des membres importants de l'Association a formulé dans la presse l'idée que l'Etat actuel était un Etat centralisé de type asiatique, faisant allusion au fait que Varsovie, qui était durant le XIXe s. sous l'occupation russe, est de temps à autre présentée comme une ville qui a été instituée avec un «esprit russe». Sans multiplier les exemples, il faut souligner que, dans ce type d'argumentation, l'Association se donne à voir comme une force politique très proche du Mouvement autonomiste.

Cette idéologie régionale esquissée ici, constituée pour des raisons politiques, et pour la campagne électorale, est un fait social, même si après les élections elle n'a plus été présentée publiquement d'une manière aussi complexe et aussi forte. Peut-être les résultats des élections ont-ils amené une réflexion au sein de toutes les forces politiques haut-silésiennes. Nous laissons

11. Voir Wódz (J.) (ed.), *Lad społeczny w starej dzielnicy mieszdaniowej* (L'ordre social dans un vieux quartier), Katowice, 1986.

12. Voir Blaszczyk-Waclawik (M.), Blasiak (W.), Nawrocki (T.), *op.cit.*, pp. 67-142.

sans commentaire le fait que, parmi plus de 40 députés élus dans la région, le Mouvement en a eu 1 et l'Association 2.

III - CRITIQUE

La situation sociale dans la région de Haute Silésie reste toujours instable, les processus sociaux sont en cours et aucune critique définitive ne peut être formulée. Mais la dynamique des événements nous permet de proposer quelques idées concernant l'identité culturelle, la régionalisation, l'idéologie régionale et l'avenir social et économique de la région.

Constatons d'abord que la renaissance de l'identité culturelle des autochtones, observée depuis quelques années et qui s'est accélérée après 1989 est un fait social incontestable au niveau local. Par contre il serait difficile de constater la montée d'un sentiment d'appartenance à la région dans la population résidente. Il est également incontestable que les deux forces politiques représentant les Haut-Silésiens qui se sont présentées aux élections parlementaires, ont des ambitions politiques et ont construit leurs programmes en ce sens. L'une des deux, l'Association, s'est réclamée de l'idéologie régionale présentée plus haut. Quels ont été les résultats de la présentation de cette idéologie, qui comportait des aspects de xénophobie (les «siens» ayant toujours des traits positifs) et de phobie vis-à-vis des «autres»? Tout d'abord, cela a amené un débat politique sur la région et sur le sens de la régionalisation. Les «autres», malgré l'hétérogénéité de ce groupe, se sont sentis agressés (au moins par une violence symbolique, par les slogans du type : tous les maux de la région proviennent des «autres», etc.). L'idéologie régionale suscitait des craintes concernant la discrimination positive¹³ des «siens» et l'élimination des «autres». Elle a provoqué de nombreuses tensions sociales, des conflits d'auto-définition parmi les «autres» (non-autochtones) nés en Haute-Silésie. Il est vrai que cette idéologie régionale a mobilisé les groupes des autochtones dans leurs quartiers, mais il est vrai aussi qu'elle a provoqué une contre-offensive de la part des «autres». Ces derniers se sont regroupés autour de partis politiques à caractère national, avec une idéologie populiste et nationaliste. Le succès électoral de la KPN (Confédération de la Pologne indépendante, un parti à caractère nationaliste et populiste) dans la voïevodie de Katowice est une preuve incontestable d'un tel type de réaction. Avant les élections législatives, est également apparue en Haute Silésie une association nommée *Polski Związek Zachodni* (Union de la Pologne de l'Ouest), idéologiquement liée avec la KPN, et dont le programme était dirigé contre l'idéologie régionale de l'Association. Cette Union a voulu représenter les intérêts des «autres» en les défendant contre la xénophobie de l'idéologie régionale en se présentant comme une réaction pure et simple aux slogans de l'Association. L'important est que les idées propagées par l'Union étaient fondées sur une vieille idéologie

13. Czapinski (J.), «Przeslanki ustosunkowan wobec innych ludzi» (Éléments des relations avec les autres), in Lewicka (M.) (ed.), *Psychologia postrzegania społecznego*, Warszawa 1985, pp. 110-114.

dite «patriotique» en Pologne : l'idée de l'obligation de défendre les régions occidentales de la Pologne contre l'ennemi éternel (c'est-à-dire l'Allemagne) par la consolidation du pouvoir central (c'est l'idée d'avant-guerre : «assurer que la Pologne soit forte à ses frontières de l'Ouest»). On peut supposer qu'une partie non négligeable des électeurs qui ont voté pour la KPN et le PZZ (qui se sont groupés dans la région sur des listes communes) n'était pas initialement opposée à l'idée de la régionalisation de la Pologne ; il s'agissait plutôt d'une réaction contre l'idéologie régionale de l'Association.

Un des arguments très importants des «autres» contre le programme politique de l'Association était fondé sur une analyse de l'état de l'économie de la région. Les deux camps concernés (l'Association et les représentants des «autres») sont d'accord quant à l'évaluation de l'état actuel et aux perspectives de l'économie régionale. Celle-ci est en crise profonde et nécessiterait une restructuration rapide et très coûteuse. L'Association déclarait qu'au moment de la régionalisation du pays, les fonds financiers régionaux suffiraient à couvrir les frais de cette restructuration. Les opposants à l'Association étaient persuadés que, sans une aide financière considérable, ce processus était irréalisable¹⁴. Les experts économiques sont plutôt de cet avis. Cela constitue un argument pour s'opposer à la régionalisation réclamée par l'Association.

Cet argument est en fait caractéristique des dernières critiques formulées en Haute Silésie contre l'idéologie régionale telle qu'elle était présentée au cours de la campagne électorale en 1991 par l'Association «Haute Silésie». Elles lui sont adressées au nom de l'idée même de régionalisation, mais conçue cette fois d'une manière qui se veut fonctionnelle et pragmatique et non identitaire. On se trouve donc en présence de deux positions antagonistes, appuyées sur deux bases sociales distinctes et l'on voit de plus en plus apparaître dans les médias et les discussions publiques des accusations selon lesquelles l'idéologie régionale des activistes de l'Association aurait provoqué une contre-réaction plus émotionnelle que rationnelle, en éloignant ce que ces dernières prises de position présentent comme la vraie discussion sur la régionalisation du pays.

14. Wódz (J.), Wódz (K.), «Identité régionale, nouvelle idéologie», in Jalowiecki (B.) (ed.), *Repenser l'Europe*, Warszawa 1991, pp. 93-101.